

KAZAKHSTAN

On tente l'aventure de nuit pour éviter le vent et la chaleur

Rodolphe nous rejoint à Osh pour un trek dans les montagnes kirghizes

KIRGHISTAN

Tashkent

Osh

OUZB.

Bukhara

Samarkand

TURKM.

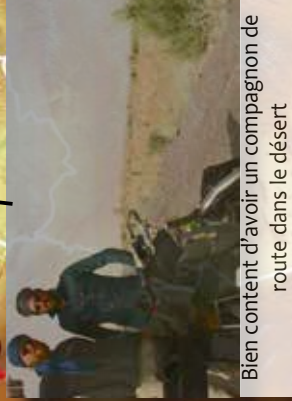
Mashhad

Kashgar

TADJIK.

CHINE

82 heures de train pour traverser la moitié de la Chine. Grand concert pour tout le wagon



Bien content d'avoir un compagnon de route dans le désert

200 km



Jimí et son énergie débordante dans la vallée de Ferghana



Journée face aux monts Pamirs. Elle vient à la rencontre sur la route

# PARTIE 4

---

Loin de chez nous

*Post voyage...*

---

Les « pays en -stan », ces pays que personne ne sait situer chez nous. Plus ils sont inconnus, plus ils nous attirent. Pays multi-culturels, à la croisée des mondes musulmans, russes, et chinois. Carrefour de civilisations. Coeur de la route de la soie. Bukhara, Samarcande, Kashgar, voilà bien assez pour faire rêver. La réalité de la route de la soie est bien plus... réaliste : des monuments certes restaurés et impressionnants, mais inertes, vides, visités par les touristes qui prennent des photos. Ne comptez pas sur moi pour faire un voyage culturel et historique, je veux voir la vie, je veux voir les gens, je veux voir aujourd'hui. J'ai bien plus rêvé quand j'ai lu en Chine « Samarcande », d'Amine Maalouf. Deux fois même tellement cette fresque historique m'a emporté (et aussi parce que j'étais en Chine et que je n'avais plus rien d'autre à lire le soir dans la tente). Je préfère les cartes, les livres et les films pour m'emporter.

La chaleur des déserts, la route plate, monotone, et qui dit plat dit absence de paysages. Elle pourrait être juste monotone si on n'avait pas le vent de face; elle est en plus difficile. Elle attaque le moral. Voilà deux mois

que Sylvain et moi sommes juste tous les deux. On commence à se lasser l'un de l'autre. On est un couple, on a besoin de renouveau, je compte sur la venue de mon ami Rodolphe à Osh.

Paradoxalement, nous avons passé le stade de l'amitié. Tout est simple entre nous, il n'y a jamais de tensions avec Sylvain, et je traduis très bien ses attitudes. J'ai compris ses qualités. Nous avons désormais un passé commun, et parlons en amis de nos vieilles histoires en Europe, de notre vieil ami Andrea, de notre duo sur «*Bye Bye*» sur les plages de Grèce. Dans les situations compliquées, nous trouvons du réconfort et de la complicité dans nos regards ou dans un petit sourire de coin. Plus besoin de mots, on se connaît. On est une vraie équipe, on est plus forts.

Nous sommes ici bien loin de chez nous. Ne comptez pas sur le concept d'enseigne, de supermarché, ou d'épicerie. Il y a des vendeurs, des marchés, des bazars, l'eau courante n'est même pas garantie sur la route principale du pays. Seul l'omniprésent *Coca-Cola* nous reste. Il est rassurant, il est frais, il est le petit bonheur de chaque pause.

Nous sommes à la moitié du voyage, cinq mois, c'est donc précisément ici que je suis le plus éloigné de chez moi. Dans ces jours difficiles, je m'accroche à une idée : pour continuer, je dois me sentir libre de pouvoir arrêter et rentrer quand je veux chez moi, ça doit pouvoir être dans un mois comme dans sept. La vraie libération d'esprit, le nouveau souffle, arrivera en fait en Chine. Nous sommes ici dans la partie la plus dure du voyage, mais attention, pas la moins riche en aventures et souvenirs pour autant !



« 11h30 - 17 h - On bouffe. On fait cuire des pâtes pour le soir. On fait la sieste, dérangés par les mouches. Je pars prendre des photos du désert. »

## KM 8100 - TURKMÉNISTAN - LE JOUR LE PLUS LONG

Bukhara, 8 juillet

Nous voilà parvenus en Asie centrale, j'écris depuis Bukhara. Mon compteur a passé les 8000, ça commence à rendre. Nous prenons deux jours de repos bien nécessaires après la traversée du Turkménistan. On a changé d'ambiance : on boit de la vodka, les femmes nous parlent, nous sourient et sont habillées toutes en couleurs. Nous sommes bien sortis d'Iran.

J'ai eu une révélation sur mon vélo : pour changer un peu d'ambiance, je vais vous raconter une journée détaillée, cet éprouvant mercredi 4 juillet dans le désert.

## Contexte

Nos visas en poche, nous avons quitté nos hôtes de Mashhad le 28 juin, et atteint la frontière de Sarakhs en deux jours et deux bivouacs seuls dans la nature. Nous sommes redescendus autour de 300 mètres d'altitude, les montagnes arides se sont petit à petit transformées en un désert plat. La chaleur est intense entre dix heures et dix-huit heures, le soleil brûle, mais on est encore en forme et impatient de changer de pays, de culture, de débiter la troisième partie du voyage, et d'en découdre avec ce fameux désert du Turkménistan.

Les Turkmènes ne délivrent aux touristes que des visas de transit de cinq jours. Nous savions depuis longtemps que ça allait être « sport », mais pas déraisonnable : 500 km en cinq jours. 100km par jour sur du plat ça ne fait pas peur, disons que ça ne laisse pas de place à l'imprévu. 20-22 km/h cinq heures par jour on sait faire. Mais on se l'était déjà dit, on le savait : « TOUT DEPENDRA DU VENT. »

On se lève très tôt le premier jour du visa pour passer la frontière puis faire nos 100 kilomètres. Ce fut sans compter la lenteur et les complications des douaniers turkmènes (les iraniens étaient des crèmes), qui nous firent poireauter deux heures. Mon passeport a dû passer entre dix mains différentes dans ce poste frontière fait de containers et barbelés. Donc nous avons perdu la matinée, 50 kilomètres qu'il faudrait rattraper les quatre prochains jours. Ça se corse : 110 km par jour finalement.

Et voilà, vent de face dès cet après-midi-là. On fait du surplace. 15 km/h maximum.

Les quatre jours suivants furent similaires à la journée que je vais vous détailler, à batailler contre le vent Sud-Est.

## Le jour le plus long – mercredi 4 juillet 2012

**4h30** - Le réveil de mon altimètre sonne. Celui de Sylvain ne va pas tarder. Le coq gueule depuis déjà un quart d'heure. Il fait tout juste encore nuit. Ou suis-je déjà ? Ah oui, 30 km derrière Mary. À la tombée de la nuit dernière, au moment de s'arrêter, nous n'étions pas dans le désert comme les nuits précédentes, mais traversions un village. Pas moyen de trouver un spot à l'abri des regards, alors on a pris un petit chemin vers les habitations, pour demander aux villageois si on pouvait installer nos tentes chez eux, et puis c'était l'occasion de tester l'hospitalité turkmène. On est tombés sur

une famille qui dînait dehors. Ils nous ont proposé de monter nos tentes sur un de leurs cubes de béton devant leur maison, où ils dorment et dînent. Ils nous ont apporté des couvertures et coussins pour plus de confort et on a partagé une pastèque. On leur a joué un peu de musique, et on a pu prendre une douche dans leur salle d'eau très rustique : une pièce, un poêle et un seau d'eau.

Nous prenons notre café du matin, dilué dans l'eau froide avec un maximum de sucre, mélangé dans un de nos bidons. On avale un peu de pain qui nous reste. On n'a plus de confiture depuis trois jours. Les parents et leur petit dorment encore sur le cube voisin, protégés dans leur moustiquaire. Il reste environ deux cents kilomètres jusqu'à la frontière, on va essayer de frapper un grand coup aujourd'hui pour qu'il en reste moins de quatre-vingts demain, et arriver tôt au poste frontière, on ne sait pas quand il ferme.

**5h00** - Le crépuscule. On roule les tentes et les matelas, on remballé les sacoches. Le papa et la maman se lèvent pour donner à manger aux animaux. On leur demande de l'eau pour remplir nos bouteilles et bidons vides, ils la remontent de leur petit puits personnel en ouvrant la trappe située sur le bloc où l'on dormait. Pas d'eau courante ici. Tant qu'on n'a pas de maladies et grosses diarrhées, on boit ce qu'on nous donne.

**5h30** - On reprend la route où on l'a laissée hier soir. Petit rituel, on sort les écouteurs, on relève le pantalon du côté du dérailleur, et on se lance. Il fait frais. Le vent vient de face, c'est une brise légère mais suffisante pour nous limiter à 17-18 km/h. Sans vent on peut atteindre les 22-24 km/h sans efforts sur du plat. Je sais également qu'il va se renforcer dans quelques heures, il faut profiter de cette phase.

Le soleil se lève, il est beau, rond et orange. J'assiste à son spectacle maintenant mais je sais qu'il sera mon calvaire dans quelques heures. Je me dis à nouveau qu'on aurait dû se lever bien plus tôt, mais il faut bien dormir aussi.

**6h30** - Le vent se renforce, je suis à 15 km/h. La route va Nord-Nord-Est, le vent souffle au Sud.

Alors attention, ce n'est pas du vent en rafale, mais avec toute la surface que lui offrent notre corps et nos sacoches il a un sacré effet. J'envie un vélo de course déchargé. Deuxièmement il faut savoir qu'on donne pas le maximum de puissance dans les jambes, on donne suffisamment pour avancer mais sans forcer. On ne peut pas se mettre en mode sportif quand on doit faire 100 km tous les jours dans le désert, on est en économie pour

pouvoir rouler longtemps.

Sur le plat, le poids du vélo (47 kg) n'a théoriquement aucun effet à vitesse constante, par rapport à un vélo non chargé. Il a bien un effet quand tu accélères souvent, donc en ville ou sur des routes mauvaises, et évidemment en montée. Mais là on est sur des routes longues et plates donc on roule contre le vent et les frottements du vélo et la route. Je le redis encore et encore, la force du vent est proportionnelle au carré de la vitesse, celle des frottements est simplement proportionnelle et nos vélos sont de bonne qualité, donc l'énergie qu'on donne de nos jambes sert presque en totalité à contrer le vent.

À 15 km/h je déprime déjà, je fais plein de calculs dans ma tête, je suis content quand je passe à 16, je déprime quand je lutte à 13. Le vent, ma vitesse, toutes ces idées m'obsèdent trop et je les ai déjà pensées mille fois. Rouler à vitesse faible pendant longtemps me déprime. Le vent sur les longues distances ronge mon moral. Je suis trop attaché aux chiffres, je dois arrêter de regarder le compteur. Je dois arrêter de penser en terme de vitesse mais l'intégrer : regarder la distance parcourue et être patient, on finit toujours par y arriver à nos 100 km. (La dernière journée pour arriver à Bukhara j'eus alors la bonne idée de cacher mon compteur avec un bout de tissu.)

Je suis un peu anxieux, on arrive sur un tronçon de 60 km sans villes affichées sur ma carte. On espère quand même trouver de la vie. Pas de panique non plus, on n'est jamais en réel danger puisqu'on est sur une route fréquentée par les camions.

**7h00 - 27 km** - Un petit arrêt pour routiers. Il est fermé, il est trop tôt. On y prend notre première pause d'une vingtaine de minutes, on termine la pastèque de la veille. Je repars avec les écouteurs cette fois.

**9h00 - 47 km** - Le soleil tape, jaune éblouissant. il fait 35 degrés d'après ce qu'affiche mon altimètre-thermomètre-baromètre. On arrive à la station ferroviaire d'Uchali. Des petits commerces ont poussé autour. Sylvain et moi les appelons des « markets », mot assez international pour se faire comprendre des locaux de tous les pays. Des cabanes en bois ou des conteneurs avec un comptoir, un marchand qui s'ennuie toute la journée, quelques produits alimentaires sur des étagères dont la plupart doivent s'y trouver depuis plusieurs années, et bienheureusement toujours un réfrigérateur plein de sodas. Il ne faut pas espérer mieux dans ces contrées. Dans celui-ci nous avalons chacun un litre de Coca bien frais. On leur prend quelques tomates et quatre espèces de grands raviolis cuisinés qui



me tentaient, que je conserverai dans ma popote hermétique, au milieu du reste de pâtes de la veille. On repart.

**9h30** - Le vent s'est encore renforcé. Pas de ville avant 50 km sur ma carte. On s'est dit « on trouvera bien un abri à l'ombre pour faire la pause ce midi. » 13 km/h. J'écoute plusieurs albums, puis un épisode du *Monde de Monsieur Fred*, ces histoires déjantées qui passaient sur Oui FM pendant mon lycée, ça fait mieux passer le temps que de la musique. Je pense au voyage, à mes proches, à la façon dont je vais raconter ce que je suis en train de vivre sur le blog, à ma relation avec Sylvain. Nous perdons de la complicité, de l'esprit d'équipe, sûrement à cause du temps passé ensemble. Ça fait plus d'un mois qu'on n'est que tous les deux, du coup on est plus facilement en désaccord. Il faudra travailler ça, il nous faut du nouveau.

**10h30** - Dans mon rétroviseur je vois un camion jaune. Une minute plus tard il est toujours dans mon rétroviseur. L'idée ne fait qu'un tour dans ma tête, voilà deux jours qu'on l'attendait : le véhicule lent ! Qui irait à moins de 30 km/h genre tracteur et qui nous couperait le vent. En un signe je le montre à Sylvain. Il arrive à notre hauteur, on accélère lentement. Il passe devant nous, c'est un bulldozer tout jaune. On prend son aspi ! Ça marche !! Yes, ça putain de marche !! On file derrière lui à 27 km/h sans forcer, je m'imagine déjà arriver à Bukhara derrière ce bulldozer. Ses deux conducteurs n'ont pas l'air de comprendre pourquoi on les suit de si près. C'est magique. Deux minutes plus tard, une montée, il nous décroche ! Je fais des signes, « ralentissez s'il vous plaît, attendez nous ! » On n'a pas assez de forces pour tenir si vite si longtemps dans cette montée, je ne l'avais pas vu venir. Je donne toutes les forces qu'il me reste, je sais qu'une fois la montée passée je pourrai le suivre sur le plat. Mais plus il s'éloigne, plus le vent reprend de son effet, pas moyen de le rattraper. Je me fais penser à la scène dans *Seul au monde* quand Thom Hanks perd son ballon Wilson dans l'océan. Ascenseur émotionnel, je redescend petit à petit vers mes 13 km/h. J'attends Sylvain pour reprendre nos relais contre le vent.

Les camions sont mes amis, ils nous offrent une bonne aspi, un peu de repos et d'accélération gratuits le temps de leur passage, un peu de répit contre le vent. J'attends alors le prochain camion comme un surfer attend sa vague. Mais il y a aussi les camions qui viennent de face, lorsqu'ils me croisent de trop près, ça fait fait l'effet d'un coup de poing. BIM ! Je perds trois km/h et je dois ré-acceler. Et donc, comme *Brice de Nice* attendait sa vague en Méditerranée, moi j'attendais mon véhicule lent dans le désert. Je l'ai laissé passer.

Les routiers sont nos amis, nos compagnons de la route. On en rencontre toujours près des petits restaurants de bord de route. Ils partagent volontiers avec nous leur pastèque ou un thé. Iraniens, Turcs, Ouzbeks, bienvenue sur la route de la soie !

**11h00** - Le soleil tape très fort. Normalement on s'arrête à cette heure-ci. Mais on doit assurer la distance aujourd'hui, et en vélo avec le vent créé par la vitesse ajouté à celui qui arrive de face, on est rafraîchi et on ne sent pas tellement la chaleur et le soleil. On pousse donc, d'autant qu'autour de nous c'est le désert garni de petits arbustes secs et sans feuilles. Pas d'ombre.

**11h40 - 75 km** - Il serait largement temps de trouver un spot où faire la pause du midi, mais rien autour. On espérait une petite baraque abandonnée ou quoi. Rien. Sur la carte, rien non plus d'indiqué avant trente kilomètres. Il fait chaud et je sens que la pause midi sera déprimante. Je nous imagine tendre nos couvertures de survie sur les vélos pour créer de l'ombre au milieu du sable mais ce serait peu confortable. Allez, si on ne voit toujours rien derrière le prochain point haut de la route que l'on voit d'ici, c'est ce qu'on fera. Je pense « Alors maintenant, Sylvain, sa bonne étoile, il sait ou il peut se la mettre ! » (Dans la plupart de ses articles, Sylvain remercie une bonne étoile imaginaire qui nous tirerait de toutes les situations délicates). On passe le point haut et ce n'est pas un mirage : des habitations. Sauvés ! Je commence à croire à la bonne étoile moi aussi ! Il s'agit d'un petit village construit autour d'une gare. Le chemin de fer qui traverse le pays n'est jamais loin de notre route. On est exténués.

**11h45 - 17h** On s'installe sous le préau de la gare, à l'ombre. On nous informe qu'un bonhomme vend des bouteilles à côté. Depuis la fenêtre de sa maison, il nous vend deux litres de sodas. Peu frais mais pas chauds c'est déjà bien. On pourrait faire du thé avec l'eau de nos bidons exposés au soleil. Comme toujours, refuge ne rime pas avec tranquillité, on ne passe pas inaperçus dans un village au milieu du désert. Quelques habitants et gosses défilent, on leur fait un peu de musique, on discute. On bouffe. On fait cuire des pâtes pour le soir. On fait la sieste, dérangés par les mouches. Je pars prendre des photos du désert.

**17h** - Le soleil nous permet de repartir. Je mouille mon bandeau et ma chemise et c'est reparti. Le vent n'a pas faibli. 12-11-10-13-12-11 km/h défilent sur mon compteur. Ça ronge encore mon moral. Quand je me rappelle qu'en course à pied au meilleur de ma forme, j'ai déjà couru un semi-marathon à 13,33 km/h, ça me déprime encore plus. 25 km en 2h ! Il faut que j'arrête de penser aux chiffres. Je rêve de vent dans le dos. Avec Sylvain on

continue nos relais. Je me passe un autre épisode du *Monde de Monsieur Fred*, pour passer le temps et penser à autre chose. Je n'ai pas le moral pour écouter des musiques rapides énergiques et joyeuses, j'écoute mes albums planants.

**18h30 - 95 km** On arrive à un autre village-gare-paumé. Pas de market. On se sert l'eau dans le puits du coin, et les villageois nous invitent à manger un bol de soupe à la viande, ça redonne des forces. Je suis faible, je n'ai pas le moral ni l'énergie pour la rencontre, ces gens ont pourtant tellement été généreux et je n'ai fait que manger leur soupe sans donner de moi-même en retour. Sylvain est chaud pour repartir, je le suis. Il n'a pas l'air aussi atteint que moi, comment fait-il ?

Le vent n'a pas faibli depuis 10h du matin, je trouve ça anormal. Les autres soirs à partir de 18h le vent faiblissait. On repart pour une dernière session de vélo, il faut qu'on avance pour être à la frontière demain soir.

**20h00** - Le vent faiblit enfin. C'est un bonheur d'être monté à 15 km/h, le moral remonte. Le soleil se couche.

**20h15 - 109 km** - Un autre restaurant solitaire pour routiers au bord de la route. On s'y arrête acheter nos deux litres de soda frais. On décide de s'arrêter ici pour la nuit. C'est un peu dommage alors que le vent a faibli, mais il est plus compliqué et angoissant de trouver un spot de nuit, bien que la lune soit pleine ces jours-ci.

On mange les pâtes cuites le midi sur une table du restaurant, accompagnées de quelques morceaux de serpent cuisiné achetés à la patronne qui insistait pour nous le faire découvrir. Les trois routiers à l'autre table nous observent, je n'ai toujours pas le cœur à la rencontre, j'ai besoin de repos physique et psychologique.

**21h45** - On installe nos deux tentes, en mode moustiquaire, c'est à dire sans le double toit protecteur de la pluie, cent mètres derrière la baraque, dans le sable. Dodo à 22h30. Il fait 30 degrés, à poil sur mon matelas. J'étends tous mes membres et évite tout contact peau contre peau. Dur de s'endormir dans ces conditions. Heureusement la température baissera jusqu'à 22 degrés vers deux heures du matin.

### **109 km – 7h20 de vélo - Fin**

Terminé le récit le plus long du jour le plus long ! Le lendemain la journée fut similaire, avec encore plus de pression puisque c'était notre dernier jour de visa. Levés à quatre heures du matin, nous avons roulé 113

km dans les mêmes conditions que la veille, en 7h20. Mal renseignés par des camionneurs sur la position du poste frontière, et sur sa fermeture à 18h, un automobiliste nous a récupérés et avancés sur les vingt derniers kilomètres, se gardant bien de nous dire qu'il s'improvisait taxi et qu'à l'arrivée il nous demanderait dix dollars pour la course. La frontière se trouvait 40 km plus loin que ce qu'on a toujours compris de notre carte.

Nous sommes donc entrés soulagés en Ouzbékistan, où nous avons retrouvé plus de vie, des marchés, plus de markets sur la route, des vendeurs de pastèque. Le vent fut même clément et nous permit de terminer à 20 km/h. Nous avons atteint Bukhara et filerons demain vers Samarkand en croisant les doigts pour le vent. On devrait prendre de l'angle normalement.

On arrive bientôt à cinq mois de voyage les amis, 8000 km, et dans le monde de l'Asie centrale.

3 juillet : « Ils nous ont proposé de monter nos tentes sur un de leurs cubes de béton devant leur maison, où ils dorment et dînent. » (photo : Sylvain)





Quand on roule dans le désert, pas besoin de chercher un spot pendant des heures

Équipement du désert : protection intégrale contre le soleil





Pause midi. Je fais des photos du petit village du désert bâti autour de la station de train

Joie de retrouver de la vie, des couleurs et des filles en Ouzbekistan

